

pluridimensionnel et dans le cadre régional. À la page 20 du *Dictionnaire*, les auteurs rappellent utilement qu'en 2012 les établissements publics regroupaient 55 % des effectifs du second cycle de l'enseignement secondaire breton. En considérant le nombre de lycées publics, y compris professionnels, le rectorat de l'académie de Rennes recense, pour l'année 2012-2013, quatre-vingt-dix-huit établissements publics pour quatre-vingt-un établissements privés. Ainsi, le privé rassemble un peu plus de 45 % de l'ensemble des établissements de l'actuelle académie bretonne. Ce poids des lycées privés, unique en France, n'apparaît pas véritablement dans ce *Dictionnaire*. Certes, sous la plume d'Yvon Tranvouez sont insérés quelques beaux textes sur les catholiques dans l'enseignement public ou sur le thème de la concurrence. Si l'on apprécie la volonté affichée des auteurs « de ne privilégier aucun type d'enseignement » et « d'accorder le même espace à chaque lycée, qu'il soit agricole, général, général et technologique, maritime, militaire ou professionnel », si l'on perçoit le caractère militant de l'ouvrage, on est en droit de déplorer l'occultation volontaire – au demeurant totalement assumée par les concepteurs de l'ouvrage – de l'ensemble des établissements privés. À ce titre, en dépit de son très grand intérêt, ce *Dictionnaire* ne permet qu'une approche partielle de la spécificité de l'enseignement secondaire breton et donne une représentation incomplète de ce que le rapport de l'inspection générale de 2000 appelait « l'académie de toutes les réussites¹² ».

Gilbert NICOLAS

Philippe BONNET et Daniel LE COUÉDIC, *Architectures en Bretagne au XX^e siècle*, Quimper, Éditions Palantines, 2012, 398 p., ill. n.b. et coul.

Les études relatives à l'architecture bretonne du XX^e siècle (semée ou dépourvue d'accents régionalistes) semblent avoir atteint une sorte de point d'équilibre. Et le gros ouvrage de Daniel Le Couédic et Philippe Bonnet, *Architectures en Bretagne au XX^e siècle*, par son caractère d'exhaustivité et son systématisme, leur portera peut-être le coup fatal. Avec quelque 900 noms de personnes et 400 toponymes cités dans l'index, il témoigne d'abord de la précision et de la richesse de l'inventaire accompli par la recherche depuis quelque quarante années. Par sa structuration, par la clarté des thématiques qu'il aborde, échelonnées les unes après les autres en déroulant le cours de l'histoire, il témoigne surtout de la maturité d'une réflexion et du fait que la question régionale, naguère encore sensible, inquiète et lourde d'idéologie, parfois même de non-dit (parce que longtemps indicible, comme tout ce qui avait eu plus ou moins partie liée avec le vichysme, et ce fut le cas pour cette querelle) est maintenant tout entière passée du côté de l'histoire.

¹² BOISSINOT, Alain, JUTANT, Jean-Marie, RICHON, Henri-Georges, SAINT-MARC, Christine, SIMLER, Bernard, BOSSARD, Thierry, CHOISNARD, Marie-Françoise, FATTET, Jacques, *Évaluation de l'enseignement dans l'académie de Rennes*, Paris, Ministère de l'Éducation nationale, 2000, 150 p.

Le questionnement sur l'identité ou les diverses identités bretonnes et leurs répercussions sur la production stylistique avait d'abord été un sujet de recherche à caractère quasiment archéologique. Les pionniers se penchaient sur un monde d'idées qui, pour n'être pas très ancien, n'en était pas moins refoulé, enfoui. Enterré dirions-nous plutôt. Ils ont beaucoup travaillé, mis à jour les sources, relu les textes, revisité les œuvres, envisagé plus froidement les dimensions politiques du sujet, révélé la complexité des positions, introduit dans toutes ces choses de la nuance et puis tranquillement descendu le fil du temps jusqu'à englober la production la plus actuelle dans une problématique élargie.

Daniel Le Couédic (né en 1948) est architecte, en fait surtout historien. Il a longtemps dirigé l'Institut de géoarchitecture, qui avait été créé en 1976 au sein de l'université de Brest. Son doctorat d'il y a vingt ans (1992) a été édité trois années plus tard sous le titre *Les architectes et l'idée bretonne entre 1904 et 1945*, que la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne coédita avec l'AMAB citée ci-après. Il y décrivait dans leurs moindres recoins des paysages intellectuels longtemps oubliés, tabous du fait notamment du fourvoiement de certains de ses acteurs, mais aussi de ce que les courants artistiques non modernes, ceux de l'architecture tout particulièrement, et ceux des provinces surtout, avaient été partout négligés, quand ce n'était ostracisés.

Le second auteur, Philippe Bonnet (né en 1956), est chartiste et actuellement conservateur en chef du Patrimoine au service de l'Inventaire de la région Bretagne. Sa thèse de 1979, publiée en 1983, portait sur les constructions de l'ordre religieux de Prémontré aux XVII^e et XVIII^e siècles et il s'est ensuite, à l'occasion d'ouvrages ou bien d'expositions, penché sur diverses manifestations de l'art chrétien : les gisants, les vitraux, la peinture religieuse, la Bretagne gothique et plus récemment les maîtres d'œuvre, les constructeurs d'églises des XIX^e et XX^e siècles.

Ces deux auteurs furent à la fin de 1990 parmi les fondateurs des Archives modernes d'architecture de Bretagne (AMAB), une association qui, avant de les déposer dans des institutions capables de les inventorier, les traiter et les conserver, a collecté les fonds d'architectes et les a exploités sous forme d'expositions lorsque l'occasion s'en présentait (ainsi récemment pour les archives de Georges-Robert Lefort, de James Bouillé et de Jean Fauny). Ils ont avec Patrick Dieudonné cosigné en 2001 le guide *Bretagne un siècle d'architectures*, édité par Terre de brumes en marge d'une exposition qu'avait présentée le château de Kerjean, et acquis une certaine habitude du travail en commun. C'est un ouvrage rédigé à quatre mains qu'ils nous livrent, et structuré en six parties, six périodes qu'ils se sont distribuées. Philippe Bonnet traite en deux premiers chapitres d'avant la Seconde Guerre mondiale, et Daniel Le Couédic, ayant donc abandonné à son ami, pour ne pas se répéter peut-être, la période qui fit l'objet de sa thèse, traite en quatre chapitres de la suite de l'affaire.

Il faut revenir au début des années 1970 pour mesurer le chemin qui a été parcouru. Quelques-uns, dans le milieu de l'architecture et de l'histoire de l'art, des amateurs curieux et des professionnels de la recherche (qui en ce domaine était

balbutiante) se sont intéressés à des courants dont on leur avait pas beaucoup parlé mais dont, dans les livres qu'ils achetaient à la brocante, des revues de second ordre, des numéros de *L'Illustration*, sur des cartes postales anciennes et surtout dans le paysage bâti, ils trouvaient des traces, parfois mêmes condensées et comprimées dans les pittoresques villages français des expositions universelles. Ceci dans diverses régions françaises et européennes.

Et voici qu'apparaissait à leurs yeux un univers méconnu qui témoignait de ce qu'à côté du mouvement officiel, celui du « progrès », de la marche implacable de l'architecture rationnelle et fonctionnelle, de ce qu'avait sélectionné la saga de la modernité (aujourd'hui bien sûr universellement décriée), qu'à côté donc de ce que l'on retenait généralement de l'entre-deux-guerres puis des Trente Glorieuses, il avait existé des courants de réflexion et des œuvres d'autres registres. Et que parfois, ce n'était pas seulement le fait de ces marginaux, compagnons de route dont avait l'habitude de s'accommoder le camp moderniste, mais que cela avait plus largement compté, mobilisé les esprits et suscité de grandes controverses. En France cela concernait les villes détruites de la Somme et du Nord, certaines provinces dans leur entier, mais aussi les sites touristiques et les villes balnéaires, celles de Bretagne ou du littoral normand, les plages du Nord, le bassin d'Arcachon, le Pays basque et la Côte d'Azur aussi bien que les régions de montagne.

Il s'agissait d'un univers d'abord assez confus et difficile d'approche car on n'en connaissait ni la géographie précise, ni les présupposés intellectuels, ni l'histoire : il n'avait pas été décrypté, les traces en étaient éparpillées. Ceux parmi ses protagonistes qui vivaient encore vieillissaient à peu près oubliés. Ainsi Le Couédic avait-il, en 1986, procédé avec Michèle Kespern (1959) à un inventaire préalable des documents écrits, aboutissant à la publication en 657 pages d'une bibliographie raisonnée de l'architecture et des arts appliqués en Bretagne pour la période de 1880 à 1950. Ils avaient recensé plus de 1 500 titres et dépouillé 62 périodiques. Cet univers paraissait confus également parce que les signes du régionalisme se mêlent souvent à ceux de l'éclectisme, de l'art nouveau ou de l'art déco et même, dans l'après-guerre et durant la dernière reconstruction, à certaines touches de style cinquante ou d'architecture brésilienne. Il y avait des permanences, la récurrence de certains motifs, de certains arguments, des tentatives d'inscrire des formes contemporaines dans un autre ancrage culturel, social, climatique, géologique aussi (qu'on songe à l'importance des matériaux d'Armorique, granite, schistes, toits d'ardoise ou de tuiles). De retenir le temps, parfois dans l'illusion d'une sorte d'éternité. Ainsi, au début des années 1920, Charles Letrosne exposait-il, concernant la Bretagne, dans le premier volume de son bel ouvrage, *Murs et Toits pour les pays de chez nous* : « Les modes y sont éternelles. Les types sont immuables et le décor lui-même doit restituer une apparence de fixité et de stabilité historique ».

On ne leur avait appris qu'à mépriser cette production (leurs professeurs mais aussi leurs parents et l'opinion, le bon goût en général). Mais ils avaient découvert que cela existait et aussi que cela avait fait problème, que la question idéologique

était sans doute délicate, pas autant tout de même que celles que soulevaient l'architecture stalinienne, et pour les plus aventureux d'entre eux, les diverses productions des fascismes européens, elles aussi dignes d'intérêt mais encore plus interdites. Et les manifestations de la quête régionaliste se greffaient souvent sur un mouvement (plus explicitement national celui-là) qui s'était développé dans toute l'Europe du début du siècle (en Hongrie, en Finlande, en Catalogne, par exemple). Ces recherches avaient, dans les mêmes périodes, aussi bien concerné la musique ou la littérature, bien sûr (on pense par exemple à Béla Bartók recueillant dans les campagnes la matière de ses *Chansons populaires hongroises*).

À la fin des années 1960, certaines écoles régionalistes commençaient à entrer dans l'environnement culturel du public, des architectes et de leurs historiens. Du fait du renouveau des études locales, et parfois grâce à leur proximité avec des courants artistiques qui venaient de reprendre pignon sur rue et faisaient maintenant l'objet de livres et de premières expositions dans les musées : le symbolisme, l'art nouveau puis l'art décoratif. Le critique fonctionnaliste Nikolaus Pevsner qui avait en 1936 célébré le « nouveau style, le vrai style adéquat de notre siècle », un style qu'il déclarait « totalitaire », publiait en 1973 (avec James Maude Richards) un travail sur *The Antirationalists*, indice parmi quantité d'autres de ce tardif glissement de la curiosité des critiques les plus doctrinaires : la ligne démarquant ce qu'il était loisible d'étudier, voire d'apprécier se déplaçait. Ces années préfiguraient le moment qu'on allait appeler postmoderne, elles furent celles où certains amateurs d'histoire des formes et des mentalités ont exploré ces territoires familiers mais dispersés, sans bénéficier d'un savoir qui aurait été accumulé avant eux, des territoires qu'il leur fallait donc arpenter à nouveaux frais.

Quelques-uns, les amateurs dont j'étais, se contentaient de butiner çà et là et d'en enrichir leur éclectisme personnel tandis que d'autres, les chercheurs, labouraient le domaine de manière plus approfondie. Ce fut le cas de Jacques Gubler (1940) parmi les premiers, à propos du chalet suisse et du thème du nationalisme et de l'internationalisme dans l'architecture moderne de la Suisse, puis de Jean-Pierre Épron (1929) et Jean-Claude Vigato (1945) à Nancy, à propos respectivement de l'éclectisme et du régionalisme français, des équipes de Maurice Culot (1940) et des Archives d'architecture moderne à partir de Bruxelles, pour le Nord, ensuite les côtes aquitaine et basque, du Lillois Richard Klein (1958) ensuite pour la côte d'Opale. Et ce fut le cas magnifiquement pour la Bretagne. Je ne sais pas s'il y a eu sur ces questions des régionalismes des travaux aussi accomplis que la thèse de Daniel Le Couëdic.

Avant ce « grand œuvre », il avait évidemment publié. D'abord, avec le géographe et ethnologue du monde rural Jean-René Trochet (1950), le volume consacré à la Bretagne du fameux *Corpus de l'architecture rurale française*, initialement paru en 1985 chez Berger-Levrault. Mais une coquille, un malencontreux tréma placé au lieu d'un accent aigu sur son nom (Le Couëdic) aurait dû le priver à jamais

de la paternité de cet ouvrage si, un quart de siècle plus tard, une réparation chez un éditeur de la Drôme ne l'avait rétabli dans ses droits. Puis il avait réalisé en 1986 avec René Le Bihan, conservateur au musée de Brest, Henri Le Pesq, directeur du CAUE de Saint-Brieuc, et moi-même à l'Institut français d'architecture une exposition *Modernité et régionalisme, Bretagne, 1918-1945*, dont il reste un catalogue assez nourri, édité en Belgique par Mardaga. Il s'était ensuite penché sur le permis de construire, les règlements de lotissement et la maison individuelle et avait analysé les pauvres relations que l'idée régionale a entretenues avec cette production très encadrée.

Permis de construire, cette procédure devait opérer une véritable censure esthétique et généraliser l'uniformisation, le conformisme, comme l'arrêté préfectoral de 1967 qui imposait la couleur blanche en Finistère pour les communes littorales. Quelques années plus tard, ce serait au contraire déconseillé, voire interdit. Ces règles avaient parfois été édictées par des architectes mais pas toujours. En 1972, tout de même, le second grand prix de Rome Yves Moignet, un Angevin, caractérisait encore la maison bretonne, toute la maison bretonne, en quelques traits : « Elle a un toit à deux pentes égales, en ardoise de schiste, une cheminée à chaque pignon, un toit à 45° ». L'étude de Le Couédic, dont on peut généraliser les conclusions à la plupart des autres régions de France, s'achevait sur deux interrogations : « Comment se fait-il que ce genre fécond [le régionalisme] ait fait place après-guerre à de médiocres simulacres ? ». Comment se fait-il que, « loin de faire perdre au régionalisme son attrait, sa dégradation lui a valu un prodigieux succès » ?

Puis l'auteur avait dirigé en 2000 la belle monographie sur le mouvement des sept frères, *Ar Seiz Breur* (ils étaient une cinquantaine d'artistes qui s'étaient voulus « furieusement modernes » comme, paradoxalement, une part des nationalistes bretons), dans laquelle Bonnet avait traité de l'art sacré. On trouvait l'autre jour sur un site Internet les références d'un libraire de Los Angeles qui le proposait à la vente dans l'édition en langue bretonne : *Ar c'hrouin briezhek etre chom giz kozh ha mont war-raok*, précisant qu'il s'agissait d'une véritable mine concernant l'art celtique de Bretagne, « *in what is currently France* », dans ce qui est aujourd'hui la France.

Entretemps, il avait achevé son doctorat, qui retraçait les enjeux stylistiques et le destin de plusieurs générations de créateurs en quête d'une identité bretonne, tiraillés entre régionalisme et nationalisme, entre nostalgie, folklore modernisme et parfois avant-gardisme. Couvrant une période historique de quarante années, la thèse s'achevait tragiquement dans les ruines de Saint-Malo, illustrées d'un dessin du peintre bretonnant Xavier de Langlais, ancien des *Seiz Breur*. Un chapitre intitulé « Débâcle et normalisation » évoquait notamment l'internement de plusieurs figures importantes du renouveau artistique breton au camp Margueritte, annexe d'une prison de Rennes, à l'automne 1944, quelques autres s'enfuyant en Allemagne, en Italie, en Argentine ou en Irlande. Puis c'était la « modernité inévitable » qui

s'était imposée comme sur tout le territoire national à l'aube de la reconstruction et des trois décennies de la croissance. Le Couédic, alors que la Bretagne était depuis la fin des années 1970 passée sous l'emprise d'un nouveau style néo-régional, plutôt mesquin, en appelait *in fine* à ne pas « craindre la diversité des choses » et à se souvenir de ce que *Breiz* signifiait aussi la bigarrée.

Le gros ouvrage paru l'an dernier, avec son poids matériel (plus de 3 kg), ses 400 pages, ses textes courts, denses, très articulés, son double fil, chronologique et thématique, l'abondance des réalisations citées et illustrées, la qualité de son iconographie est donc peut-être une manière de somme terminale. Ensuite, la place sera ouverte pour les monographies d'architectes (en nombre encore insuffisant) et le travail à l'échelle de telle ou telle ville ou de tel ou tel domaine de la production. Mais l'essentiel de l'histoire de l'architecture du XX^e siècle en Bretagne est maintenant écrit, et l'analyse poussée jusqu'aux années toutes récentes qui ont connu de très bonnes réalisations et vu s'affermir d'excellentes figures d'architectes. Reste alors à entendre le *lamento* final des auteurs, à faire que cette reconnaissance échappe au cercle des professionnels, des amateurs, des universitaires et des spécialistes, se répande et gagne le public, les responsables politiques particulièrement. Que ce patrimoine soit embrassé dans sa totalité, dans sa diversité, sa complexité, ses nuances. Qu'il soit montré, exposé, expliqué, restauré et le cas échéant protégé et que la liberté de création contemporaine ne soit pas bridée comme elle l'a souvent été dans cette région, au nom d'une vision normative. Faute de quoi, comme le Midi de la France sous ses misérables toitures de tuiles romaines, la Bretagne serait une fois de plus engluée dans les stéréotypes et le pastiche, alors qu'elle a témoigné d'une invention architecturale souvent renouvelée et parfois remarquable (tantôt avec des touches régionalistes, tantôt sans).

J'ai trop insisté d'ailleurs, mais c'est par goût personnel, sur la dimension régionaliste de tout cela. D'autant que l'une des qualités du livre de Philippe Bonnet et Daniel Le Couédic est justement de dégager l'architecture de Bretagne de cette « gangue » parfois obsédante et de nous introduire aussi bien à l'historicisme renaissant du château de La Grée de Callac de Jobbé-Duval qu'au modernisme de « style international » du magasin *Ty Kodaks* d'Olier Mordrel à Quimper. Et d'accorder la même signification à la construction de l'unité d'habitation de Rezé par le Chaux-de-fonnier Jeanneret, dit Le Corbusier, qu'au village de maisons-sculptures à coque blanche d'Henri Mouette et du Hongrois Szekely à Beg-Meil, à l'accastillage high-tech du britannique Rogers, né à Florence, pour l'usine *Fleetguard* de Quimper ou à certaines manifestations de ce que le critique Frampton appelait effectivement régionalisme critique.

Pourtant, toute une géographie naît bien de l'énumération des « terroirs » d'origine ou des terres d'adoption des architectes, que ce soit « par les champs et par les grèves », ou par les villes bien sûr. Et alors défilent les fameuses bigarrures :

Nantais et Ligériens, Rennais et Briochins, Guingampais, Trégorois, Morlaisiens et Léonards. Le dernier chapitre, « Que mille fleurs éclosent », emprunte directement au slogan du Président Mao lançant sa malheureuse campagne de rectification (« que cent fleurs éclosent et que cent écoles renaissent »), tout en en décuplant l'ambition. C'est bien le moins pour une région que les amateurs de fractales chérissent pour y avoir inscrit le paradoxe mathématique dit « de la longueur de la côte bretonne » (une longueur en théorie infinie, ce qui n'embarrasse pas les autorités, pourtant, qui l'estiment à 2730 kilomètres).

Un mot, pour finir, sur l'abondance de l'iconographie : on trouvera dans l'ouvrage un grand nombre de photographies anciennes en noir et blanc, et des reportages contemporains en couleurs, des gravures extraites de revues anciennes, des dessins d'architectes, au crayon, à l'encre, des aquarelles, lavis et gouaches, des coupes, des façades et des vues perspectives mais peu de plans (sinon pour quelques maisons, les enroulements et les fluidités de Roger Le Flanchec et la trame rigoureuse, coordonnée, « organique » de Claude Petton, héritée de Frank Lloyd Wright, et surtout pour des plans urbains, projets d'embellissement, quartiers reconstruits, plan-masse de Zup et de grands ensembles). Et puis des affiches, des couvertures de revues ou d'ouvrages, plaquettes, journaux, des documents publicitaires.

Le verso d'un dépliant édité en 1978, reproduit p. 270 de l'ouvrage, par l'un des principaux industriels de la maison sur catalogue : *Quel avenir pour nos petits bretons ?* figurait une dame à coiffe bigoudène, occupée près d'un puits de granite et d'une auge usée par le temps, avec la mer à quelques dizaines de mètres derrière elle, une chapelle et son enclos, et sur un sol jaune de lande ou bien de champ moissonné, une maison Phénix, solitaire et sereine, sans la moindre clôture de lotissement, comme si elle émanait du paysage. C'est une icône du moment où le débat a glissé dans la sphère du marketing, en même temps que des promoteurs développaient des marinas ou des villages de vacances de « style local » (ceci dans le monde entier, avec les mêmes standards et les mêmes concepteurs mais avec, en chaque lieu, un décor d'imagerie spécifique). La question d'éventuels styles bretons échappait dès lors largement au milieu des architectes, des artistes et des intellectuels.

François CHASLIN
critique d'architecture

Véronique ORAIN et Jean-Jacques RIOULT (dir.), *En Haute-Bretagne, le Pays des Faluns, géologie, archéologie et patrimoine bâti*, Rennes, Éditions Ouest-France, coll. Itinéraires et découvertes, 2012, 143 p., 250 ill. coul., 1 carte.

Les journées du patrimoine de septembre 2012 étaient une excellente occasion pour les responsables régionaux de présenter au public ce charmant ouvrage, original et passionnant, intitulé *En Haute-Bretagne, le pays des Faluns*. Dirigé par Véronique